

LE SOUVERAIN DE L'ÎLE D'ELBE
21 AVRIL 1814-26 FÉVRIER 1815

Correspondance dirigée et annotée par Pierre Branda

L'ÎLE D'ELBE : ÎLE DU REPOS ?

Pierre Branda

Avril 1814. Napoléon n'est plus que l'ombre de lui-même. Les certitudes d'hier ont laissé place à un profond désarroi. Tour à tour résigné, colérique ou abattu, il est moralement atteint. Le choc est rude, trop rude. Même pour lui. Il n'accepte pas sa défaite. Sans la trahison, celle de Marmont en particulier, il reste persuadé qu'il aurait pu encore l'emporter. Il le croira, du reste, jusqu'à sa mort. Ayant compris qu'il ne peut plus rester au pouvoir, il accepte de négocier les conditions de son retrait. Le traité du 11 avril lui est dans l'ensemble favorable puisqu'il donne droit à presque toutes ses demandes. Mais ce n'est qu'un pis-aller. Contre la promesse d'un établissement convenable à l'île d'Elbe et le versement de plusieurs millions, il signe l'arrêt de mort de sa propre dynastie et renonce à toutes ses ambitions. Cette fin est assurément indigne de sa gloire passée. Par moments, cette réalité lui apparaît même insupportable. Comment y échapper ? En se donnant la mort ? Peut-être. Sa vie ne tient probablement qu'à un fil pendant cette nuit du 12 avril. À voix basse, il avoue au fidèle Caulaincourt avoir pris un poison à base d'opium que lui avait donné le baron Yvan pendant la campagne de Russie et « dont la dose était suffisante pour tuer deux hommes ». Napoléon a heureusement dilué cette solution mortelle dans de l'eau. Tandis que les nausées s'accroissent, le premier valet de chambre Constant et le chambellan de service, le comte de Turenne, entrent dans la chambre. Devant eux, Napoléon insiste pour qu'on le laisse mourir. Au fil des minutes, les souffrances encore fortes par moments s'apaisent cependant peu à peu. La crise passe. Cette préparation vieille de deux ans n'est apparemment plus mortelle. Après son suicide, l'Empereur se reprend mais ses derniers jours à Fontainebleau sont pathétiques. L'abandon de ses proches serviteurs et l'arrivée des commissaires alliés ont été autant d'étapes pénibles sur son chemin de croix. Il hésite même de nombreuses fois à se rendre dans sa petite île et envisage même de se rendre en Angleterre ou de reprendre la lutte armée. Le 20 avril, il fait ses adieux dans la cour du château de Fontainebleau. Son « confetti » méditerranéen l'attend.

Inquiet à l'idée de faire la traversée à bord de navires français désormais aux ordres de Talleyrand (il est à la tête du gouvernement provisoire depuis début avril), Napoléon s'arrange pour que les Anglais assurent sa sécurité en mer et l'emmènent à destination. C'est ainsi que le 28 avril tandis que les marins britanniques tirent 21 coups de canon en son honneur, il embarque en rade de Saint-Raphaël à bord de l'*Undaunted*. En retrouvant la Méditerranée, Napoléon reprend également goût à la vie. Il chasse ses idées noires et comprend que pour relever la tête, il lui faut tourner la page. L'avenir, c'est l'île d'Elbe pour le moment. Mais que peut-il espérer de ce royaume de pacotille ? À lire les descriptions de l'époque, l'île n'offre rien de bien exceptionnel. L'endroit est rustique et l'industrie peu développée, hormis une mine de fer. L'agriculture y est rudimentaire et ne suffit pas à nourrir les Elbois. Ses habitants sont regardés comme de « doux » paysans ou pêcheurs. Il existe cependant un réel point fort ou plutôt une belle place

forte : celle de Portoferraio. Pour un homme dont les jours viennent d'être mis en danger, c'est appréciable. Après plusieurs jours de traversée, l'Empereur aperçoit enfin l'île d'Elbe. Il ne débarque pas tout de suite craignant les réactions de la population. Les mois précédents, les Elbois avaient pris les armes et s'étaient soulevés contre la garnison française. Une certaine prudence s'impose. Napoléon envoie d'ailleurs en éclaireur le corse Santini qui le rassure : tout semble calme et sa réception s'annonce fastueuse. Le 4 mai, à midi, le canon tonne dans la baie et le nouveau pavillon elbois est hissé sur le fort de l'Étoile. Une foule nombreuse attend l'Empereur sur les quais et sur les remparts. Les dames sont en grande toilette et les croisées des maisons toutes finement décorées. Quand il débarque, l'accueil est triomphal : « Pendant le court trajet du point de débarquement à l'église, les cris de Vive l'Empereur ! Vive Napoléon le grand ! Éclataient de toutes parts, marquant à la fois l'accent de la fureur et de la plus tendre affection. Jamais peut être témoignages ne furent plus sincères » se souvient le capitaine Jobit. « Il y eut banquet, danse, feu d'artifice, illuminations ; enfin le peuple ne cessa de lui témoigner sa joie et son contentement » s'enthousiasme le général Duval. Pour le moment, les Anglais continuent d'assurer sa sécurité. Il fait son entrée dans la ville avec une escorte anglaise forte de 50 hommes. La nuit, le sergent O'Gorum dort devant sa porte « sur un matelas, avec ses vêtements et son épée ». Le capitaine Ussher et le colonel anglais Campbell l'accompagnent dans tous ses déplacements et à Portoferraio les marins de l'*Undaunted* effectuent une partie du service de la place. Les Anglais ravitaillent également sa table. Sa suite française ne comprend qu'une douzaine d'officiers dont Bertrand, Drouot et le fourrier Baillon qui assure l'essentiel de son service intérieur. Un valet de chambre, probablement Pelard, couche aussi à proximité de sa chambre.

En trois jours, il fait le tour de son île. Il observe, se renseigne et apprécie le potentiel de son « carré de choux ». Le dernier jour, au sommet de la plus haute montagne, il soupire : « Eh ! Mon île est bien petite ». C'est une évidence, cette île est une prison maritime. Faute de mieux, il faudra s'en contenter. Avant d'envisager un autre destin, il doit reprendre des forces, mieux connaître ses nouveaux compagnons (Bertrand, Drouot, Cambronne), retrouver un semblant de prestige et recruter de nouveaux fidèles. Bref, se créer un univers à sa main tout en ménageant ses finances. À la fin du mois de mai, il termine l'organisation de son nouvel « Empire ». Il reprend à minima ses principes de gouvernement : ordre, économie mais aussi croisement des responsabilités, le classique « diviser pour régner ». Dès les premières semaines, Napoléon semble plein d'ambition. Il veut construire des routes, bâtir un nouveau palais, installer un lazaret, « fleurir les arts », développer l'économie, améliorer les défenses de l'île et même entreprendre une nouvelle conquête, celle de l'île de la Pianosa. À l'évidence, il a retrouvé son énergie et ambitionne de « révolutionner » son environnement. Sous son impulsion, l'île se couvre de chantiers avec des centaines d'ouvriers. Grâce aux moyens engagés, les chemins sont élargis, les demeures de l'Empereur agrandies et embellies, l'approvisionnement en eau amélioré et l'hygiène publique renforcée. En septembre, tout est quasiment terminé. Mais que l'on ne s'y trompe pas, le Napoléon « bâtisseur » s'occupe principalement de son propre domaine. Il veut retrouver son rang et faire de cette île un peu misérable un établissement digne d'un Empereur. Aussi, les routes sont-elles agrandies pour que ses lourdes berlines puissent se déplacer aux quatre coins de l'île. Le reste est à l'avenant même si ses belles réalisations profitent aux Elbois. Autre erreur, on a souvent interprété sa frénésie de travaux comme une volonté de s'installer durablement dans l'île. On oublie que lorsqu'il parcourait l'Europe, il n'a cessé d'aménager parfois à grands frais les demeures où il logeait. L'île d'Elbe n'est peut-être qu'une étape de plus dans le « roman » de sa vie ?

Un mois après son arrivée, sa « petite » armée le rejoint. Elle est essentiellement composée de grenadiers de sa Vieille Garde qui ont souhaité partager son exil. Ils sont au nombre de 600 et forment le noyau principal de sa force armée. Grâce à eux, il se sent plus en sécurité. On note quelques défections mais dans l'ensemble les « vieilles mous-

taches » lui restent fidèles. Les grognards murmurent mais continuent d'aimer leur Empereur. Le « Napoléon en majesté » recrée aussi une petite cour. Pour se concilier les bonnes grâces de ses nouveaux sujets, il a l'intelligence d'ouvrir les portes de ses « palais » aux meilleures familles de l'île. Il fait attention à sa popularité mais n'hésite pas à employer la force contre les rebelles à l'impôt. On note aussi dans son entourage un retour en force de ses « compatriotes », les Corses. Depuis des années pourtant, à l'exception de sa famille, il les avait plutôt écartés. À la marine, dans son palais, à l'armée, à la justice, à la police : ils sont partout ! Les continentaux comme Cambronne apprécient peu ce retour en grâce. L'Empereur est-il en train de renouer avec ses origines ? Sa démarche est plus subtile. En réalité, il utilise au mieux les ressources notamment humaines de son environnement immédiat. Dans quel but ? La réponse est simple : il lui faut des alliés dans la guerre « secrète » qu'il mène contre ses voisins immédiats. L'« île du repos » offre pourtant une image plutôt tranquille. L'armée, l'administration et les habitants sont sous contrôle. Napoléon est plutôt bien installé dans ses « palais » même si une certaine simplicité est de mise. Il possède ses petits domaines et s'évertue à les rentabiliser au mieux, calculant et recalculant chaque rendement. Il s'entend plutôt bien avec ses nouveaux fidèles, dont une bonne partie était originaire de Corse. Sa sœur Pauline anime cette cour tandis que la présence de sa mère est un soutien appréciable. Son emprise sur les choses et les personnes est donc totale, ce qui ne peut que lui convenir. Cet environnement le rassure et lui redonne de la vigueur.

Trois cent quarante-six lettres forment le corpus traitant du séjour de Napoléon à l'île d'Elbe. L'essentiel concerne l'aménagement de son nouveau royaume et témoigne au fil des lettres de son obsession du détail. C'est une certitude, il trompe l'ennui en s'intéressant au moindre rendement de ses domaines ou en déclarant la guerre aux dépenses superflues. Il est en effet beaucoup question d'argent dans les lettres qui suivent. Jamais il ne recevra les deux millions promis par le traité de Fontainebleau, d'où son extrême prudence vis-à-vis de sa cassette. Pour ne point obérer ses finances, il ira jusqu'à écrire : « Grondez le jardinier de ce qu'il a employé trois jardiniers pendant le mois, pour un jardin grand comme la main, et onze grenadiers pour charger quelques voitures de terre. Quant au mois d'octobre, je n'approuve pas la dépense qu'il propose pour le gazon : je préfère qu'il en sème. Il fera un marché avec deux grenadiers pour charger la terre à tant le mètre cube, et on emploiera le nombre des fourgons nécessaires pour que ces grenadiers soient constamment employés. Je ne pense pas que cette dépense puisse aller au-dessus de quatre-vingt francs »¹. Néanmoins il lui faut continuer à régner en majesté et surtout assurer la sécurité de son minuscule royaume. La correspondance qui est présentée ici montre à quel point il apparaît tiraillé entre sa volonté de conserver son rang et son souci permanent d'économies. Ce conflit intérieur ne sera certainement pas étranger à sa décision de quitter l'île à la fin février 1815.

Par tous les moyens, il essaie par ailleurs de correspondre avec Marie-Louise comme en témoigne cette lettre inédite adressée au grand-duc de Toscane et datée du 10 octobre². En vain. Durement éprouvée, l'Impératrice reste cependant plusieurs mois fidèle à son premier mari avant de comprendre que son avenir politique ainsi que celui de son fils passe nécessairement par une séparation. Jamais en effet elle ne pourrait obtenir de la part des puissances alliées alors assemblées en congrès à Vienne le duché de Parme en restant de près ou de loin attaché à lui. Ensuite, quand Napoléon reçut son « épouse polonaise » à l'île d'Elbe, ce que toute l'Europe sut malgré les précautions de l'Empereur, Marie-Louise en conçut un fort ressentiment. Dès lors, sa brouille avec son mari était presque inévitable. Ainsi, on s'explique mieux pourquoi elle céda aux avances de l'officier autrichien Neipperg que son père avait dépêché auprès d'elle et qu'elle épousa à la mort de Napoléon. Dans ce volume, on remarque également les échanges épistolaires de l'Empereur avec Murat à

1. Lettre n° 58913.

2. Lettre n° 58908.

Naples à la fois plus précoces et plus fournis que l'on aurait pu le penser. Cette complicité renaissante prouve qu'il se prépara très tôt à faire face à toute éventualité. Le ton martial de la dernière dépêche (n° 39022) qu'il lui fit parvenir illustre bien son état d'esprit guerrier du moment car contrairement à ce que l'on a longtemps affirmé, il n'aurait pas refusé l'engagement si d'aventure on avait essayé d'empêcher son retour. La correspondance de l'île d'Elbe est toutefois incomplète et le restera sans doute longtemps. Les fonds du grand maréchal Bertrand comme du gouverneur de l'île Drouot ayant été dispersés aux quatre vents, les manques sont importants. Néanmoins, le lecteur trouvera en fin de volume 80 extraits de lettres apparus ici ou là au gré des ventes publiques. Ajoutons qu'au total, nous présentons ici 265 lettres supplémentaires à la correspondance éditée sous le Second Empire dont 15 % sont inédites.

À partir de la fin de l'automne 1814, la prose impériale se raréfie comme si Napoléon était déjà passé à autre chose. Manifestement, il a repris de l'allant et médite un coup. Sa situation reste en effet particulièrement précaire. Il est presque exclusivement entouré d'adversaires. Il suffit de regarder une carte pour le comprendre. À l'ouest, se trouve le gouverneur militaire Bruslart avec 4 000 hommes de troupes en Corse. Napoléon est persuadé qu'il a été nommé pour lui nuire. Le soupçonnant de préparer quelque mauvais coup, il enrage de savoir ce chouan à quelques heures de mer de lui. La situation devient plus oppressante encore quand deux frégates françaises, la *Fleur de lys* et la *Melpomène* sont envoyées au large de ses côtes. Au nord, la situation n'est guère meilleure : à Gênes, la flotte anglaise est présente, et à Milan, le feld-maréchal Bellegarde, un ennemi de toujours, contrôle tout le nord de l'Italie avec 50 000 soldats. À l'est, la région toscane est administrée militairement par le commandant Starhemberg à Florence et à Livourne, le général Spannuchi s'emploie avec sa police à traquer les agents bonapartistes. Les deux hommes ont juré la perte du souverain de l'île d'Elbe. Ce même port toscan sert de base arrière aux espions de Mariotti et de port de relâche pour la frégate anglaise du colonel Campbell. Plus au sud à Civitavecchia, le neveu du cardinal Pacca déploie des trésors d'imagination pour intercepter les courriers clandestins de la famille Bonaparte. L'île pullule d'espions. Leurs rapports sont parfois confus, souvent contradictoires. Beaucoup sont cependant persuadés que l'Empereur s'affaiblit. D'autres évoquent un retour possible mais en Italie. Personne ne le croit capable d'aller en France. À Paris, le roi et sa police ne sont pas inquiets. On pense même que Napoléon sera bientôt exilé loin de l'Europe, aux Açores voire même à Sainte-Hélène.

À Vienne, toute l'Europe est réunie pour refonder le vieux continent. Napoléon y possède de nombreux ennemis, Talleyrand notamment. Envoyé par Louis XVIII, le « diable boiteux » a pour mission de chasser de leurs trônes à la fois Murat à Naples et « Buona-partie » à l'île d'Elbe. Au cœur de l'Europe diplomatique, il tente de convaincre les souverains et diplomates présents de la nécessité de déporter l'Empereur. Peu à peu, son discours séduit et fait des émules. Les jours de l'Empereur à l'île d'Elbe semblent donc comptés. En France et en Italie, la presse se déchaîne contre lui. Les allusions à un coup de force se multiplient. Dans son île, la situation se dégrade. La France doit lui verser 2 millions de francs. Or, il ne touche pas le moindre sou. Pour le moment, il a encore assez de ressources personnelles mais elles s'épuisent vite. Plus inquiétant encore, les Français qui l'accompagnent perdront leur nationalité française s'ils restent plus de trois ans auprès de lui. L'île d'Elbe à cause de l'hostilité de ses voisins ne peut commercer librement. Tous ceux qui se rendent sur l'île ou en partent sont interrogés et soupçonnés. Son caractère ne peut accepter pareille sujétion bien longtemps. L'hostilité de la France et celle d'autres pays le mine. Il sait que Talleyrand et Louis XVIII veulent sa perte. Leur puissant travail de sape représente un danger permanent. Dans ces conditions, son avenir est sombre. Pour se sortir de ce qui ressemble à un fâcheux guêpier, il a ses principes à la guerre comme en politique. S'il veut continuer à rester maître de son destin, il doit agir, surprendre, frapper. Il est prêt à l'aventure, au risque de sa vie.

Pendant les 300 jours qu'il passe sur l'île d'Elbe, Napoléon ne se confie à personne entretenant le mystère sur ses intentions. Cette loi du silence sème le trouble parmi les espions étrangers, même si certains le soupçonnent du pire. Face au quasi-blocus de son île, l'Empereur est obligé de mettre en place des réseaux parallèles lui permettant de correspondre librement avec le continent, de recevoir discrètement certains invités ou de faire circuler plus librement ses capitaux, ne serait-ce que pour ravitailler son île. Cette action secrète a pu paraître inquiétante. En réalité, elle est surtout conçue pour répondre à l'enfermement dont le souverain de l'île d'Elbe est victime. De fait, il n'y a rien de compromettant à écrire à sa famille ou à régler, même clandestinement, de banales affaires financières. Les espions des puissances voisines ont ainsi perdu un temps précieux à surveiller les échanges de l'Empereur avec l'Italie. Erreur fatale. Ils ne seront jamais en mesure de trouver quoi que ce soit puisque Napoléon ne nourrit aucune ambition dans la péninsule. En vérité, depuis plusieurs mois déjà, l'Aigle regarde obstinément du côté de la France, nouant quelques intelligences dans la région de Grenoble, et met sur pied un contre-espionnage efficace à partir de la Corse. En gagnant la « guerre secrète » qui l'oppose à ses principaux voisins, le souverain de l'île d'Elbe s'ouvre alors toutes les possibilités. Personne, les espions comme la police française et y compris son entourage, ne croira en ses chances de réussir un retour en terre de France. À cause de cette méprise colossale, il sera d'autant plus facile à Napoléon de réussir un coup qui allait stupéfier ses contemporains.